

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 51

Artikel: Cri du coeur
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225543>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Nous vous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.



CASPAR QUEUE DE COCHON

L s'appelait en réalité Caspar Ebenmann, mais le paraphe entortillé dont il accompagnait sa signature lui avait valu dans le village le sobriquet de « Queue de cochon ». Ses parents, des Ebenmann de Lies-tal, étaient venus s'établir dans le pays et, plus tard, leur fils unique se trouvant à son aise à Villembois y prit femme pour s'y enraciner tout à fait. Quand on taquinait Caspar Ebenmann sur les volutes élégantes dont il entourait sa signature, il expliquait qu'autrefois un graphologue lui avait démontré qu'un paraphe en forme de trait horizontal d'égale et forte épaisseur est la marque d'un caractère irascible et violent ; un paraphe vertical ou simplement oblique fait songer au pouce abaissé contre terre des empereurs romains quand, de leur loge dominant l'arène, ils s'obstinaient à vouloir la mort des gladiateurs ou des chrétiens ; d'autre part, avait ajouté le graphologue, des spirales après une signature dénotent une mentalité originale, toute éprise de danse et d'arts. Il faut croire que Caspar Ebenmann n'eût à choisir qu'entre ces trois genres de tempéraments et que ce fut le goût de la danse et des arts qui lui parût être l'enseignement la moins défavorable, puisque dès lors on le vit orner sa signature d'une fioriture en queue de cochon de longueur fort respectable. Et cependant, il ne posséda jamais la passion de la danse, mais bien celle des beaux écus sonnants et trébuchants.

En épousant une des filles les plus huppées de la contrée, il avait encore arrondi un patrimoine déjà fort respectable. Malheureusement, après quinze ans de mariage, sa femme mourut d'un cancer à l'estomac, lui laissant un seul enfant, le jeune Denis qui ressemblait en tous points, physiquement et moralement, à sa mère. Si le père était nerveux, autoritaire et impulsif, le fils se trouvait être plutôt passif, sentimental et accommodant. Plus tard, quand celui-ci fut devenu dragon et beau garçon, il eut tôt fait de captiver l'intérêt des jeunes filles dont les avances auraient pu faire tourner la tête à un plus malin que lui. Son père, qui supportait avec peine de voir une vieille domestique diriger tant bien que mal la maison, ne manquait pas d'encourager son fils à faire son choix parmi les belles de Villembois, en lui vantant sur tous les tons la jeune Julie Delaprez, la fille du syndic, une petite coquette aux yeux fripons. Mais Denis, peu porté à chasser les papillons, avait déjà jeté son dévolu sur Aurélie Cerisette, la fille d'un honorable journalier de Villembois, personne travail-

leuse, simple de goûts et l'aînée d'une famille de huit enfants. Lorsque le père Ebenmann en eut vent, ensuite des propos indiscrets des voisins qui tenaient à se payer sa tête, il ne voulut tout d'abord pas y ajouter foi. Ce ne fut que quelques mois plus tard, vers la fin de novembre, qu'il dut se rendre à l'évidence. Il se décida à intervenir sur le champ, afin, comme il se l'avouait, d'écraser le germe dans l'œuf. Dès les premiers mots échangés, son fils voulut lui prouver qu'il ne faisait pas du tout un mauvais choix et qu'Auréli, fille honnête et laborieuse, valait bien mieux que les pimbêches du village ; mais Caspar, que toute résistance exaspérait, se laissa aller à une telle violence qu'il signifia, en fin de compte, en termes impératifs à son unique enfant qu'il avait à choisir entre lui, son père, et Aurélie Cerisette. Là-dessus, Denis Ebenmann se retira sans mot dire et le lendemain matin, après avoir aidé le domestique à « gouverner » le bétail, quitta en cachette la maison paternelle avec une valise à la main. Il se rendit chez son oncle Auguste, un frère de sa mère, qui habitait le village voisin et y séjourna une quinzaine de jours, juste le temps de trouver un emploi dans une scierie des environs.

Comme on peut bien se le représenter, les commères de Villembois en eurent de quoi jaser des journées entières. Les hommes eux-mêmes ne se firent point faute de commenter l'événement. On connaissait Caspar Queue de Cochon et l'on savait qu'il pouvait être emporté et que, pareil à tant d'impulsifs, il se laissait aller, sous l'empire de la colère, à proférer des choses que, à tête refroidie, il devait sûrement regretter. Mais, plein de lui-même et incapable d'un jugement sain quand il s'agissait de gros sous et du respect dû à sa personne, il se persuadait qu'il avait seul raison et qu'il était de sa dignité de ne point céder, quoi qu'il lui en coûtât.

Ainsi trois ans se passèrent depuis les événements que nous venons de relater. Après la fuite de Denis (c'est en ces termes que Ebenmann faisait allusion au départ de son garçon), la colère du père Caspar fut extrême, car il se se sentait cruellement mortifié. De dépit, il chercha à vendre son domaine et à quitter le pays, mais aucun des amateurs ne voulant en donner le prix exigé, force lui fut de garder son bien. Les événements qui suivirent se chargèrent de mettre une sourdine à son ressentiment. Il dut engager un second domestique. A la vieille cuisinière, il fallut également donner une jeune personne pour la seconder. N'étant pas à même d'être tout à la fois au four et au moulin et de surveiller chacun, il se sentit mal servi. Ses aides se querellaient entre eux, le travail en souffrait et cela entraînait des congédiements continuels et une désorganisation funeste. Caspar Queue de Cochon ne savait à quel saint se vouer et ne décollerait plus. Cela alla si loin qu'au mois de juillet de la troisième année depuis le départ de son fils, Ebenmann fut par surcroît pris de violentes coliques, dues à des calculs biliaires. Ces crises se produisaient par intermittence et l'épuisaient complètement. Ce que des hommes n'eus-

sent jamais pu accomplir, la maladie et la souffrance se chargèrent de le faire. Un jour de la mi-décembre, alors qu'à travers ses transes il sentait approcher Noël avec tous ses souvenirs du passé, il se déclara vaincu. Depuis la mort de sa femme, il n'était plus retourné à l'église, prétextant qu'il se trouvait être assez grand garçon pour savoir se conduire seul et surtout « parce qu'il n'entendait pas que directement ou indirectement le ministre se mêlât de ses affaires ». Cette fois-ci cependant, il fit chercher le pasteur et, reconnaissant ses torts pour la première fois en sa vie, il lui demanda de se rendre au village voisin chez son fils, marié depuis plus de deux ans avec Aurélie Cerisette et père de deux gros garçons, afin de l'engager à quitter sa place de contremaître à la scierie et à rentrer avec sa femme et ses enfants au foyer paternel. La seule condition posée par le père Ebenmann fut que des deux parts on fit un gros trait sous le passé et que personne ne s'avisât plus d'en parler.

Ainsi fut fait et le jour de Noël toute la famille se trouvait réunie pour la première fois autour d'un succulent dîner que Caspar avait voulu riche et abondant pour prouver à son fils et à sa bru qu'il était heureux de les avoir auprès de lui. Le repas durait encore alors que sur la route les enfants se rendant à la fête du sapin de Noël de l'école du dimanche chantaient en chœur : « Joyeux Noël, sois la fête bénie... »

A partir de cette époque, Caspar Ebenmann n'accompagna plus sa signature de paraphe d'aucune sorte et on le vit lutter vaillamment contre ce qui lui restait de ses travers, afin de ne pas trop effaroucher ses enfants et petits-enfants.

Aimé Schabzigre.

Cri du cœur. — Landrin, dites-moi ce que c'est qu'un hypocrite.

— M'sieu, répond l'écolier spontanément, c'est un garçon qui vient à l'école en souriant.



STI COUP NO Z'AI ON PRÉSIDENT

SI no, on n'a min de rà. On pào s'ein passà, hormi dein lè benne d'avelhie, et oncora n'è pas on rà que l'ant. L'è onna reina et l'è oncora bin pi. Mâ, lè « libro z'Helvétien », quemet sè dit dein lè tsanson, leu n'ant pas fauta de clia marchandi.

Mâ faut tot parà quacon po no menà et no conduire sein no fère trabetsi. La tserraire de l'Etat ein fà dza prào lequà et caludzi, l'è po cein que faut on citoyen suti po no fère arrevà ao bet de l'an sein sè fère dérutià.

Stisse que tint lè guide ao tsè de la Suisse, s'appelle lo Président. Lo tsandant à ti lè bou-nan. L'è que l'è on meti pénabliu, allà pi ! et sarai tot fliappi et écousi de la tita se dèves-sai lo fère pe grand teimps.

Po sti an que vint, lo Président tle la Confédération que l'a ètà nommâ, l'è on Vaudois et on tot crâno, on homme de teppa, on coo d'attaque et on citoyen de sorta. S'appelle monsu Pilet, on conseilé de per tsì no, Vaudois de vilhie rotse. L'è dâo boù du, vo dio, et nâ pas dâo